

— Et s'il l'a reçue, mon enfant... De deux choses l'une : ou il est lui-même dans une position trop gênée pour venir à notre secours, ou il ne ressent aucun intérêt pour nous; alors à quoi bon nous exposer à un refus ou à une humiliation?

— Allons, courage, maman, il nous reste encore un espoir... Peut-être ce matin nous apportera-t-on une bonne réponse...

— De M. d'Orbigny?

— Sans doute... Cette lettre dont vous aviez fait autrefois le brouillon, était si simple, si touchante... exposait si naturellement notre malheur, qu'il aura pitié de nous... vraiment, je ne sais qui me dit que vous avez tort de désespérer de lui.

— Il a si peu de raison de s'intéresser à nous; il avait, il est vrai, autrefois connu ton père, et j'avais souvent entendu mon pauvre frère parler de M. d'Orbigny comme d'un homme avec lequel il avait eu de très-bonnes relations avant que celui-ci ne quittât Paris pour se retirer en Normandie avec sa jeune femme...

— C'est justement cela qui me fait espérer : il a une jeune femme, elle sera compatissante... Et puis, à la campagne on peut faire tant de bien: Il vous prendrait, je suppose, pour femme de charge, moi je travaillerais à la lingerie... Puisque M. d'Orbigny est très-riche, dans une grande maison il y a toujours de l'emploi.

— Oui; mais nous avons si peu de droits à son intérêt...

— Nous sommes si malheureuses!...

— C'est un titre aux yeux des gens très-charitables, il est vrai.

— Espérons que M. d'Orbigny et sa femme le sont...

— Enfin, dans le cas où il ne faudrait rien attendre de lui, je surmonterais encore ma fausse honte, et j'écrirais à madame la duchesse de Lucenay.

— Cette dame dont M. de Saint-Rémy nous parlait si souvent, dont il vantait sans cesse le bon cœur et la générosité?

— Oui, la fille du prince de Noirmont. Il l'a connue toute petite, et il la traitait presque comme son enfant... car il était intimement lié avec le prince... Madame de Lucenay doit avoir de nombreuses connaissances, elle pourrait peut-être trouver à nous placer.

— Sans doute, maman, mais je comprends ta réserve; tu ne la connais pas du tout, tandis qu'au moins mon père et mon pauvre oncle connaissent un peu M. d'Orbigny.

— Enfin, dans le cas où madame de Lucenay ne

pourrait rien faire pour nous, j'aurais recours à une dernière ressource.

— Laquelle, maman?

— C'est une bien faible... une bien folle espérance, peut-être; mais pourquoi ne pas la tenter?... Le fils de M. de Saint-Rémy est...

— M. de Saint-Rémy a un fils? s'écria Claire en interrompant sa mère avec étonnement.

— Oui, mon enfant, il a un fils...

— Il n'en parlait jamais... il ne venait jamais à Angers...

— En effet, et pour des raisons que tu ne peux connaître, M. de Saint-Rémy, ayant quitté Paris il y a quinze ans, n'a pas revu son fils depuis cette époque.

— Quinze ans sans voir son père... cela est-il possible? mon Dieu!...

— Hélas! oui, tu le vois... Je te dirai que le fils de M. de Saint-Rémy étant fort répandu dans le monde, et fort riche.

— Fort riche... et son père est pauvre?

— Toute la fortune de M. de Saint-Rémy fils vient de sa mère...

— Mais il n'importe... comment laisse-t-il son père?...

— Son père n'aurait rien accepté de lui.

— Pourquoi cela?

— C'est encore une question à laquelle je ne puis répondre, ma chère enfant. Mais j'ai entendu dire par mon pauvre frère qu'on vantait beaucoup la générosité de ce jeune homme... Jeune et généreux, il doit être bon... Aussi, apprenant par moi que mon mari était l'ami intime de son père, peut-être voudra-t-il bien s'intéresser à nous pour tâcher de nous trouver de l'ouvrage ou de l'emploi... il a des relations si brillantes, si nombreuses, que cela lui sera facile...

— Et puis l'on saurait par lui peut-être si M. de Saint-Rémy, son père, n'aurait pas quitté Angers, avant que vous ne lui ayez écrit; cela expliquerait alors son silence.

— Je crois que M. de Saint-Rémy, mon enfant, n'a conservé aucune relation. Enfin, c'est toujours à tenter...

— A moins que M. d'Orbigny ne vous réponde d'une manière favorable... et, je vous le répète, je ne sais pourquoi, malgré moi, j'ai de l'espoir.

— Mais voilà plusieurs jours que je lui ai écrit, mon enfant, lui exposant les causes de notre malheur, et rien... rien encore... Une lettre mise à la poste avant quatre heures du soir arrive le lendemain matin à la terre des Aubiers... depuis cinq jours, nous pourrions avoir reçu sa réponse...

— Peut-être cherche-t-il, avant de l'écrire, de quelle manière il pourra nous être utile avant de nous répondre?...

— Dieu t'entende, mon enfant!

— Cela me paraît tout simple, maman... S'il ne pouvait rien pour nous, il t'en aurait instruite tout de suite.

— A moins qu'il ne veuille rien faire...

— Ah! maman... est-ce possible?... dédaigner de nous répondre et nous laisser espérer quatre jours, huit jours, peut-être... car lorsqu'on est malheureux, on espère toujours...

— Hélas! mon enfant, il y a quelquefois tant d'indifférence pour les maux que l'on ne connaît pas!

— Mais votre lettre...

— Ma lettre ne peut lui donner une idée de nos inquiétudes, de nos souffrances de chaque minute; ma lettre lui peindra-t-elle notre vie si malheureuse, nos humiliations de toutes sortes, notre existence dans cette affreuse maison, la frayeur que nous avons eue tout à l'heure encore... ma lettre lui peindra-t-elle enfin l'horrible avenir qui nous attend, si...? Mais, tiens... mon enfant, ne parlons pas de cela... Mon Dieu... tu trembles... tu as froid...

— Non, maman... ne fais pas attention; mais, dis-moi, supposons que tout nous manque, que le peu d'argent qui nous reste là, dans cette malle, soit dépensé... il serait donc possible que dans une ville riche comme Paris... nous mourrions toutes les deux de faim et de misère... faute d'ouvrage, et parce qu'un méchant homme t'a pris ce que tu avais?...

— Tais-toi, malheureuse enfant!...

— Mais enfin, maman, cela est donc possible?...

— Hélas!...

— Mais Dieu qui sait tout, qui peut tout... comment nous abandonne-t-il ainsi, lui que nous n'avons jamais offensé?

— Je t'en supplie, mon enfant, n'aie pas de ces idées désolantes... j'aime mieux encore te voir espérer, sans grande raison, peut-être... Allons, rassure-moi au contraire par tes chères illusions; je ne suis que trop sujette au découragement... tu sais bien...

— Oui! oui! espérons... cela vaut mieux. Le neveu du portier va sans doute revenir aujourd'hui de la poste restante avec une lettre... Encore une course à payer... sur votre petit trésor... et par ma faute... Si je n'avais pas été si faible hier et aujourd'hui, nous serions allées à la poste nous-mêmes,

(1) Madame de Fermont ayant écrit cette lettre dans son dernier domicile, et ignorant alors où elle irait se loger, avait prié M. d'Orbigny de lui répondre poste restante; mais faute de passe-

comme avant-hier... mais vous n'avez pas voulu me laisser seule ici en y allant vous-même.

— Le pouvais-je... mon enfant?... Juge donc... tout à l'heure... ce misérable qui a enfoncé cette porte, si tu t'étais trouvée seule ici, pourtant?

— Oh! maman, tais-toi... rien qu'à y songer, cela m'épouvante... »

A ce moment on frappa assez brusquement à la porte.

« Ciel... c'est lui! » s'écria madame de Fermont encore sous sa première impression de terreur... » Et elle poussa de toutes ses forces la table contre la porte.

« Ses craintes cessèrent lorsqu'elle entendit la voix du père Micou.

« Madame, mon neveu André arrive de la poste restante... C'est une lettre avec un X et un Z pour adresse... ça vient de loin... Il y a huit sous de port et la commission... c'est vingt sous.

— Maman... une lettre de province, nous sommes sauvées... c'est de M. de Saint-Rémy ou de M. d'Orbigny! Pauvre mère, tu ne souffriras plus, tu ne t'inquiéteras plus de moi, tu seras heureuse... Dieu est juste... Dieu est bon!... » s'écria la jeune fille, et un rayon d'espoir éclaira sa douce et charmante figure.

« Oh! monsieur, merci... donnez... donnez vite! dit madame de Fermont en dérangeant la table à la hâte et entre-bâillant la porte.

— C'est vingt sous, madame, dit le recéleur en montrant la lettre si impatientement désirée.

— Je vais vous payer, monsieur.

— Ah! madame, par exemple... il n'y a pas de presse... Je monte aux combles; dans dix minutes je redescends, je prendrai l'argent en passant. »

Le revendeur remit la lettre à madame de Fermont et disparut.

« La lettre est de Normandie... Sur le timbre il y a *Les Aubiers*... c'est de M. d'Orbigny! s'écria madame de Fermont en examinant l'adresse: *A madame X Z, poste restante, à Paris* (1).

— Eh! maman, avais-je raison?... Mon Dieu, comme le cœur me bat!...

— Notre bon ou mauvais sort est là pourtant... » dit madame de Fermont d'une voix altérée, en montrant la lettre.

Deux fois sa main tremblante s'approcha du cachet pour le rompre.

Elle n'en eut pas le courage.

Peut-on espérer de peindre la terrible angoisse à

port pour retirer sa lettre au bureau, elle avait indiqué une de ces adresses d'initiales qu'il suffit de désigner pour qu'on vous remette la lettre où elles sont suscrites.

laquelle sont en proie ceux qui, comme madame de Fermont, attendent d'une lettre l'espoir ou le désespoir?

La brûlante et fiévreuse émotion du joueur dont les dernières pièces d'or sont aventurées sur une carte, et qui, haletant, l'œil enflammé, attend d'un coup décisif sa ruine ou son salut, cette émotion si violente donnerait pourtant à peine une idée de la terrible angoisse dont nous parlons.

En une seconde l'âme s'élève jusqu'à la plus radieuse espérance, ou retombe dans un découragement mortel. Selon qu'il croit être secouru ou repoussé, le malheureux passe tour à tour par les émotions les plus violemment contraires : ineffables élans de bonheur et de reconnaissance envers le cœur généreux qui s'est apitoyé sur un sort misérable ; amers et douloureux ressentiments contre l'égoïste indifférence !

Lorsqu'il s'agit d'infortunes méritantes, ceux qui donnent souvent donneraient peut-être toujours... et ceux qui refusent toujours... donneraient peut-être souvent, s'ils savaient ou s'ils voyaient ce que l'espoir d'un appui bienveillant ou ce que la crainte d'un refus dédaigneux... ce que *leur volonté* enfin... peut soulever d'ineffable ou d'affreux dans le cœur de ceux qui les implorent.

« Quelle faiblesse ! dit madame de Fermont avec un triste sourire en s'asseyant sur le lit de sa fille ; encore une fois, ma pauvre Claire, notre sort est là... » Elle montrait la lettre. « Je brûle de la connaître et je n'ose... Si c'est un refus, hélas ! il sera toujours assez tôt... »

— Et si c'est une promesse de secours ? dis, maman?... si cette pauvre petite lettre contient de bonnes et consolantes paroles qui nous rassureront sur l'avenir en nous promettant un modeste emploi dans la maison de M. d'Orbigny, chaque minute de perdue n'est-elle pas un moment de bonheur perdu ?

— Oui, mon enfant, mais si au contraire...

— Non, maman, vous vous trompez, j'en suis sûre. Quand je vous disais que M. d'Orbigny n'avait autant tardé à vous répondre que pour pouvoir vous donner quelque certitude favorable... Permettez-moi de voir la lettre, maman, je suis sûre de deviner, seulement à l'écriture, si la nouvelle est bonne ou mauvaise. Tenez, j'en suis sûre maintenant, dit Claire en prenant la lettre ; rien qu'à voir cette bonne écriture simple, droite et ferme, on devine une main loyale et généreuse habituée à s'offrir à ceux qui souffrent...

— Je t'en supplie, Claire, pas de folles espérances, sinon j'oserais encore moins ouvrir cette lettre...

— Mon Dieu, bonne petite maman, sans l'ouvrir,

moi, je puis te dire à peu près ce qu'elle contient ; écoute-moi : Madame, votre sort et celui de votre fille est si digne d'intérêt, que je vous prie de vouloir bien vous rendre auprès de moi dans le cas où vous voudriez vous charger de la surveillance de ma maison...

— De grâce, mon enfant, je t'en supplie encore... pas d'espoir insensé... le réveil serait affreux... Voyons, du courage ! dit madame de Fermont en prenant la lettre des mains de sa fille et s'appêtant à briser le cachet.

— Du courage ? Pour vous, à la bonne heure ! dit Claire souriant, et entraînée par un de ces accès de confiance si naturels à son âge, moi, je n'en ai pas besoin ; je suis sûre de ce que j'avance. Tenez, voulez-vous que j'ouvre la lettre, que je la lise?... Donnez, peureuse...

— Oui... j'aime mieux cela, tiens... Mais non, non, il vaut mieux que ce soit moi. »

Et madame de Fermont rompit le cachet avec un terrible serrement de cœur.

Sa fille, aussi profondément émue, malgré son apparente confiance, respirait à peine.

« Lis tout haut, maman, dit-elle.

— La lettre n'est pas longue ; elle est de la comtesse d'Orbigny, dit madame de Fermont en regardant la signature.

— Tant mieux, c'est bon signe... Vois-tu, maman, cette excellente jeune dame aura voulu te répondre elle-même.

— Nous allons voir. »

Et madame de Fermont lut ce qui suit d'une voix tremblante :

« Madame,

« M. le comte d'Orbigny, fort souffrant depuis « quelque temps, n'a pu vous répondre pendant « mon absence... »

« Vois-tu, maman, il n'y a pas de sa faute...

— Écoute, écoute.... »

« Arrivée ce matin de Paris, je m'empresse de « vous écrire, madame, après avoir conféré de « votre lettre avec M. d'Orbigny. Il se rappelle fort « confusément les relations que vous supposez avoir « existé entre lui et monsieur votre frère. Quant « au nom de monsieur votre mari, madame, il n'est « pas inconnu à M. d'Orbigny ; mais il ne peut se rap- « peler en quelle circonstance il l'a entendu pro- « noncer. La prétendue spoliation dont vous ac- « cusez si légèrement M. Jacques Ferrand, que « nous avons le bonheur d'avoir pour notaire, est

« aux yeux de M. d'Orbigny une cruelle calomnie dont vous n'avez sans doute pas calculé la portée. Ainsi que moi, madame, mon mari connaît et admire l'éclatante probité de l'homme respectable et pieux que vous attaquez si aveuglément. C'est vous dire, madame, que M. d'Orbigny, prenant sans doute part à la fâcheuse position dans laquelle vous dites vous trouver, et dont il ne lui appartient pas de rechercher la véritable cause, se voit dans l'impossibilité de vous secourir.

« Veuillez recevoir, madame, avec l'expression de tous les regrets de M. d'Orbigny, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« Comtesse d'ORBIGNY. »

La mère et la fille se regardèrent avec une stupeur douloureuse, incapables de prononcer une parole.

Le père Micou frappa à la porte et dit :

« Madame, est-ce que je peux entrer pour le port et pour la commission? C'est vingt sous.

— Ah! c'est juste, une si bonne nouvelle... vaut bien ce que nous dépensons en deux jours pour notre existence... » dit madame de Fermont avec un sourire amer. Et laissant la lettre sur le lit de sa fille, elle alla vers une vieille malle sans serrure, se baissa et l'ouvrit.

« Nous sommes volées!... s'écria la malheureuse femme avec épouvante; rien... plus rien! » ajouta-t-elle d'une voix morne.

Et, anéantie, elle s'appuya sur la malle.

« Que dis-tu? maman... le sac d'argent...? »

Mais madame de Fermont, se relevant vivement, sortit de la chambre, et s'adressant au revendeur qui se trouvait ainsi avec elle sur le palier :

« Monsieur, lui dit-elle, l'œil étincelant, les



joues colorées par l'indignation et par l'épouvante, j'avais un sac d'argent dans cette malle... on me l'a

volé avant-hier sans doute, car je suis sortie pendant une heure avec ma fille... Il faut que cet argent se retrouve... entendez-vous! vous en êtes responsable.

— On vous a volée! ça n'est pas vrai; ma maison est honnête, dit insolemment et brutalement le recéleur; vous dites cela pour ne pas me payer mon port de lettre et ma commission.

— Je vous dis, monsieur, que cet argent était tout ce que je possédais au monde; on me l'a volé, il faut qu'il se retrouve, ou je porte ma plainte. Oh! je ne ménagerai rien, je ne respecterai rien... voyez-vous... je vous en avertis!

— Ça serait joli, vous qui n'avez pas seulement de papiers... allez-y donc porter votre plainte!... allez-y donc tout de suite... je vous en défie, moi! »

La malheureuse femme était atterrée.

Elle ne pouvait sortir et laisser sa fille seule, alitée, depuis la frayeur que le gros boiteux lui avait faite le matin, et surtout après les menaces que lui adressait le revendeur.

Celui-ci reprit :

« C'est une frime, vous n'aviez pas plus de sac d'argent que de sac d'or, vous voulez ne pas me payer mon port de lettre, n'est-ce pas? Bon! ça m'est égal... quand vous passerez devant ma porte, je vous arracherai votre vieux châle noir... des épaules; il est bien pannée, mais il vaut toujours au moins vingt sous.

— Ah! monsieur, s'écria madame de Fermont en fondant en larmes, de grâce, ayez pitié de nous... cette faible somme est tout ce que nous possédions, ma fille et moi; cela volé, mon Dieu, il ne nous reste plus rien... rien, entendez-vous? qu'à mourir de faim!...

— Que voulez-vous que j'y fasse... moi? S'il est vrai qu'on vous a volée... et de l'argent encore (ce qui me paraît louche), il y a longtemps qu'il est frit... l'argent!

— Mon Dieu! mon Dieu!...

— Le gaillard qui a fait le coup n'aura pas été assez bon enfant pour marquer les pièces et les garder ici pour se faire pincer, si c'est quelqu'un de la maison, et je ne le crois pas; car, ainsi que je le disais encore ce matin à l'oncle de la dame du premier, ici c'est un vrai hameau; si l'on vous a volée... c'est un malheur. Vous déposeriez cent mille plaintes que vous n'en retireriez pas un centime... vous n'en serez pas plus avancée... je vous le dis, croyez-moi... Eh bien! s'écria le recéleur, en s'interrompant et en voyant madame de Fermont chanceler, qu'est-ce que vous avez?... vous pâlissez? Prenez

donc garde !... Mademoiselle, votre mère se trouve mal... » ajouta le revendeur en s'avançant assez à temps pour retenir la malheureuse mère, qui, frappée par ce dernier coup, se sentait défaillir ; l'énergie factice qui la soutenait depuis si longtemps cédait à cette nouvelle atteinte.

« Ma mère... mon Dieu, qu'avez-vous ? » s'écria Claire toujours couchée.

Le recéleur, encore vigoureux malgré ses cinquante ans, saisi d'un mouvement de pitié passagère, prit madame de Fermont entre ses bras, poussa du genou la porte pour entrer dans le cabinet, et dit :

« Mademoiselle, pardon d'entrer pendant que vous êtes couchée, mais il faut pourtant que je vous ramène votre mère... elle est évanouie... ça ne peut pas durer... »

En voyant cet homme entrer, Claire poussa un

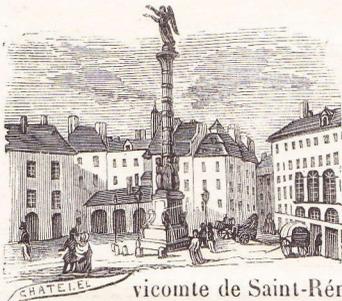
cri d'effroi, et la malheureuse enfant se cacha du mieux qu'elle put sous sa couverture.

Le revendeur assit madame de Fermont sur la chaise à côté du lit de sangle, et se retira, laissant la porte entr'ouverte, le gros boiteux en ayant brisé la serrure.

Une heure après cette dernière secousse, la violente maladie qui depuis longtemps couvait et menaçait madame de Fermont, avait éclaté.

En proie à une fièvre ardente, à un délire affreux, la malheureuse femme était couchée dans le lit de sa fille, éperdue, épouvantée, qui seule, presque aussi malade que sa mère, n'avait ni argent ni ressources, et craignait à chaque instant de voir entrer le bandit qui logeait sur le même palier.

XCVIII. — LA RUE DE CHAILLOT.



Nous précéderons de quelques heures M. Badi-not, qui du passage de la Brasserie se rendait en hâte chez le vicomte de Saint-Rémy.

Ce dernier, nous l'avons dit, demeurait rue de Chaillot, et occupait seul une charmante petite maison bâtie entre cour et jardin, dans ce quartier solitaire, quoique très-voisin des Champs-Élysées, la promenade la plus à la mode de Paris.

Il est inutile de nombrer les avantages que M. de Saint-Rémy, spécialement homme à bonnes fortunes, retirait de la position d'une demeure si savamment choisie. Disons seulement qu'une femme pouvait entrer très-secrètement chez lui, par une petite porte de son vaste jardin qui s'ouvrait sur une ruelle absolument déserte, communiquant de la rue Marbeuf à la rue de Chaillot.

Enfin, par un miraculeux hasard, l'un des plus beaux établissements d'horticulture de Paris avait aussi, dans ce passage écarté, une sortie peu fréquentée ; les mystérieuses visiteuses de M. de Saint-Rémy, en cas de surprise ou de rencontre impré-

vue, étaient donc armées d'un prétexte parfaitement plausible et *bucolique* pour s'aventurer dans la ruelle fatale.

Elles allaient (pouvaient elles dire) choisir des fleurs rares chez un célèbre jardinier-fleuriste renommé par la beauté de ses serres chaudes.

Ces belles visiteuses n'auraient d'ailleurs menti qu'à demi : le vicomte, largement doué de tous les goûts d'un luxe distingué, avait une charmante serre chaude qui s'étendait en partie le long de la ruelle dont nous avons parlé ; la petite porte dérobée donnait dans ce délicieux jardin d'hiver, qui aboutissait à un boudoir (qu'on nous pardonne cette expression surannée) situé au rez-de-chaussée de la maison.

Il serait donc permis de dire sans métaphore qu'une femme qui passait ce seuil dangereux pour entrer chez M. de Saint-Rémy courait à sa perte *par un sentier fleuri*, car, l'hiver surtout, cette élégante allée était bordée de véritables buissons de fleurs éclatantes et parfumées.

Madame de Lucenay, jalouse comme une femme passionnée, avait exigé une clef de cette petite porte.

Si nous insistons quelque peu sur le caractère général de cette singulière habitation, c'est qu'elle reflétait, pour ainsi dire, une de ces existences

dégradantes qui, de jour en jour, deviennent heureusement plus rares, mais qu'il est bon de signaler comme une des bizarreries de l'époque ; nous voulons parler de l'existence de ces hommes qui sont aux femmes ce que les courtisanes sont aux hommes ; faute d'une expression plus particulière, nous appellerions ces gens-là des *hommes-courtisanes*, si cela se pouvait dire.

L'intérieur de la maison de M. de Saint-Rémy offrait, sous ce rapport, un aspect curieux, ou plutôt cette maison était séparée en deux zones très-distinctes :

Le rez-de-chaussée, où il recevait les femmes ;

Le premier étage, où il recevait ses compagnons de jeu, de table, de chasse, ce qu'on appelle enfin *des amis*...

Ainsi, au rez-de-chaussée, se trouvaient une chambre à coucher qui n'était qu'or, glaces, fleurs, satin et dentelles, un petit salon de musique où se voyaient une harpe et un piano (M. de Saint Rémy était excellent musicien), un cabinet de tableaux et de curiosités, le boudoir communiquant à la serre chaude, une salle à manger pour *deux personnes*, servie et desservie par un tour, une salle de bains, modèle achevé du luxe et du raffinement oriental, et tout auprès une petite bibliothèque en partie formée d'après le catalogue de celle que La Mettrie avait colligée pour le grand Frédéric.

Il est inutile de dire que toutes ces pièces, meublées avec un goût exquis, avec une recherche véritablement *sardanapalesque*, avaient pour ornements des Watteau peu *commus*, des Boucher *inédits*, des groupes de biscuit ou de terre cuite de Clodion, et sur leurs socles de jaspe ou de brèche antique quelques précieuses copies des plus jolis groupes du Musée, en marbre blanc. Joignez à cela l'été, pour perspective, les vertés profondeurs d'un jardin touffu, solitaire, encombré de fleurs, peuplé d'oiseaux, arrosé d'un petit ruisseau d'eau vive, qui, avant de se répandre sur la fraîche pelouse, tombe du haut d'une roche noire et agreste, y brille comme un pli de gaze d'argent, et se fond en lame nacrée dans un bassin limpide où de beaux cygnes blancs se jouent avec grâce.

Et quand venait la nuit tiède et sereine, que d'ombre, que de parfums, que de silence dans les bosquets odorants dont l'épais feuillage servait de dais aux sofas rustiques faits de joncs et de nattes indiennes !

Pendant l'hiver, au contraire, excepté la porte de glace qui s'ouvrait sur la serre chaude, tout était bien clos : la soie transparente des stores, le réseau de dentelle des rideaux rendaient le jour plus mystérieux encore ; sur tous les meubles, des masses de

végétaux exotiques semblaient jaillir de grandes coupes étincelantes d'or et d'émail.

Dans cette retraite silencieuse, remplie de fleurs odorantes, de tableaux voluptueux, on aspirait une sorte d'atmosphère amoureuse, enivrante, qui plongeait l'âme et les sens dans de brûlantes langueurs...

Enfin, pour *faire les honneurs* de ce temple qui paraissait élevé à l'amour antique ou aux divinités nues de la Grèce, un homme jeune et beau, élégant et distingué, tour à tour spirituel ou tendre, romanesque ou libertin, tantôt moqueur et gai jusqu'à la folie, tantôt plein de charme et de grâce, excellent musicien, doué d'une de ces voix vibrantes, passionnées, que les femmes ne peuvent entendre chanter sans ressentir une impression profonde... presque physique, enfin un homme amoureux surtout... amoureux toujours... tel était le vicomte.

A Athènes, il eût été sans doute admiré, exalté, déifié à l'égal d'Alcibiade ; de nos jours, et à l'époque dont nous parlons, le vicomte n'était plus qu'un ignoble faussaire, qu'un misérable escroc.

Le premier étage de la maison de M. de Saint-Rémy avait au contraire un aspect tout viril.

C'est là qu'il recevait ses nombreux amis, tous d'ailleurs de la meilleure compagnie.

Là rien de coquet, rien d'efféminé, un ameublement simple et sévère, pour ornements de belles armes, des portraits de chevaux de course, qui avaient gagné au vicomte bon nombre de magnifiques vases d'or et d'argent posés sur les meubles ; la tabagie et le salon de jeu avoisinaient une joyeuse salle à manger, où huit personnes (nombre de convives strictement limité lorsqu'il s'agit d'un dîner *savant*) avaient bien des fois apprécié l'excellence du cuisinier et le non moins excellent mérite de la cave du vicomte, avant de tenir contre lui quelque *nerveuse* partie de whist de 5 à 600 louis, ou d'agiter bruyamment les cornets d'un creps infernal.

Ces deux nuances assez tranchées de l'habitation de M. de Saint-Rémy exposées, le lecteur voudra bien nous suivre dans des régions plus infimes, entrer dans la cour des remises, et monter le petit escalier qui conduisait au très-confortable appartement d'Edwards Patterson, chef d'écurie de M. de Saint-Rémy.

Cet illustre coachman avait invité à déjeuner M. Boyer, valet de chambre de confiance du vicomte. Une très-jolie servante anglaise s'étant retirée après avoir apporté la théière d'argent, nos deux personnages restèrent seuls.

Edwards était âgé de quarante ans environ ; jamais plus habile et plus gros cocher ne fit gémir son siège sous une rotondité plus imposante, n'encadra

dans sa perruque blanche une figure plus rubiconde, et ne réunit plus élégamment dans sa main gauche les quadruples guides d'un *four-in-hand* ; aussi fin connaisseur en chevaux que Tattersall de Londres, ayant été dans sa jeunesse aussi bon *entraîneur* que le vieux et célèbre Chiffney, le vicomte avait trouvé dans Edwards, chose rare ! un excellent cocher et un homme très-capable de diriger l'entraînement de quelques chevaux de course qu'il avait eus pour tenir des paris.

Edwards, lorsqu'il n'était pas sa somptueuse livrée brune et argent sur la housse blasonnée de son siège, ressemblait fort à un honnête fermier anglais ; c'est sous cette dernière apparence que nous le présenterons au lecteur, en ajoutant toutefois que, sous cette face large et colorée, on devinait l'impitoyable et diabolique astuce d'un maquignon.

M. Boyer, son convive, valet de chambre de confiance du vicomte, était un grand homme mince, à cheveux gris et plats, au front chauve, au regard fin, à la physionomie froide, discrète et réservée ; il s'exprimait en termes choisis, avait des manières polies, aisées, quelque peu de lettres, des opinions politiques conservatrices, et pouvait honorablement tenir sa partie de premier violon dans un quatuor d'amateurs ; de temps en temps, il prenait du meilleur air du monde une prise de tabac dans une tabatière d'or rehaussée de perles fines... après quoi il secouait négligemment du revers de sa main, aussi soignée que celle de son maître, les plis de sa chemise de fine toile de Hollande.

« Savez-vous, mon cher Edwards, dit Boyer,



que votre servante Betty fait une petite cuisine bourgeoise fort supportable ?

— Ma foi ! c'est une bonne fille, dit Edwards qui parlait parfaitement français, et je l'emmènerai avec moi dans mon établissement, si toutefois je me décide à le prendre ; et à ce propos, puisque nous voici seuls, mon cher Boyer ; parlons affaires, vous les entendez très-bien.

— Mais, oui, un peu, dit modestement Boyer en prenant une prise de tabac. Cela s'apprend si naturellement... quand on s'occupe de celles des autres...

— J'ai donc un conseil très-important à vous demander ; c'est pour cela que je vous avais prié de venir prendre une tasse de thé avec moi.

— Tout à votre service, mon cher Edwards.

— Vous savez qu'en dehors des chevaux de course, j'avais un forfait avec monsieur le vicomte, pour l'entretien complet de son écurie, bêtes et gens, c'est-à-dire huit chevaux et cinq ou six grooms et boys, à raison de 24,000 fr. par an, mes gages compris.

— C'était raisonnable.

— Pendant quatre ans monsieur le vicomte m'a exactement payé ; mais vers le milieu de l'an passé, il m'a dit : « Edwards, je vous dois environ 24,000 fr. Combien estimez-vous, au plus bas prix, mes chevaux et mes voitures ? — Monsieur le vicomte, les huit chevaux ne peuvent pas être vendus moins de 5,000 fr. chaque, l'un dans l'autre, et encore c'est donné (et c'est vrai, Boyer ; car la paire de chevaux de phaéton a été payée 500 guinées) ; ça fera donc 24,000 fr. pour les chevaux. Quant aux voitures, il y en a quatre, mettons 42,000 fr. ; ce qui, joint aux 24,000 fr. des chevaux, fait 36,000 fr. — Eh bien ! a repris monsieur le vicomte, achetez-moi le tout à ce prix-là, à condition que pour les 12,000 fr. que vous me redevrez, vos avances remboursées, vous entreprendrez et laisserez à ma disposition chevaux, gens et voitures pendant six mois.

— Et vous avez sagement accepté le marché, Edwards ? C'était une affaire d'or.

— Sans doute ; dans quinze jours les six mois seront écoulés, je rentre dans la propriété des chevaux et des voitures.

— Rien de plus simple. L'acte a été rédigé par M. Badinot, l'homme d'affaires de monsieur le vicomte ; en quoi avez-vous besoin de mes conseils ?

— Que dois-je faire ? Vendre les chevaux et les voitures pour cause de départ de monsieur le vicomte, et tout se vendra très-bien, car il est connu pour le premier amateur de Paris ; ou bien dois-je m'établir marchand de chevaux, avec mon écurie, qui ferait un joli commencement ? Que me conseillez-vous ?

— Je vous conseille de faire ce que je ferai moi-même.

— Comment ?

— Je me trouve dans la même position que vous.

— Vous ?

— Monsieur le vicomte déteste les détails ; quand

je suis entré ici j'avais d'économies et de patrimoine une soixantaine de mille francs. J'ai fait les dépenses de la maison comme vous celles de l'écurie ; et tous les ans monsieur le vicomte m'a payé sans examen ; à peu près à la même époque que vous, je me suis trouvé à découvert, pour moi, d'une vingtaine de mille francs, et pour les fournisseurs, d'une soixantaine ; alors monsieur le vicomte m'a proposé comme à vous, pour me rembourser, de me vendre le mobilier de cette maison, y compris l'argenterie qui est très-belle, de très-bons tableaux, etc. ; le tout a été estimé au plus bas prix 140,000 fr. Il y avait 80,000 fr. à payer, restait 60,000 fr. que je devais affecter, jusqu'à leur entier épuisement, aux dépenses de la table, aux gages des gens, etc., et non à autre chose ; c'était une condition du marché.

— Parce que sur ces dépenses vous gagnez encore.

— Nécessairement, car j'ai pris des arrangements avec les fournisseurs que je ne payerai qu'après la vente, dit Boyer en aspirant une forte prise de tabac, de sorte qu'à la fin de ce mois-ci...

— Le mobilier est à vous comme les chevaux et les voitures sont à moi.

— Évidemment. Monsieur le vicomte a gagné à cela de vivre pendant les derniers temps comme il aime à vivre... en grand seigneur, et ceci à la barbe de ses créanciers ; car mobilier, argenterie, chevaux, voitures, tout avait été payé comptant à sa majorité, et était devenu notre propriété à vous et à moi.

— Ainsi, monsieur le vicomte sera ruiné ?

— En cinq ans...

— Et monsieur le vicomte avait hérité ?...

— D'un pauvre petit million comptant, dit assez dédaigneusement M. Boyer en prenant une prise de tabac ; ajoutez à ce million 200,000 francs de dettes, environ, c'est passable... C'était donc pour vous dire, mon cher Edwards, que j'avais eu l'intention de louer cette maison admirablement meublée, comme elle l'est, à des Anglais, linge, cristaux, porcelaine, argenterie, serre chaude ; quelques-uns de vos compatriotes auraient payé cela fort cher.

— Sans doute. Pourquoi ne le faites-vous pas ?

— Oui, mais les non-valeurs ! c'est chanceux ; je me décide donc à vendre le mobilier. Monsieur le vicomte est aussi tellement cité comme connaisseur en meubles précieux, en objets d'art, que ce qui sortira de chez lui aura toujours une double valeur ; de la sorte, je réaliserai une somme ronde. Faites comme moi, Edwards, réalisez, réalisez, et n' aventurez pas vos gains dans des spéculations ; vous,

premier cocher de M. le vicomte de Saint-Rémy, c'est à qui voudra vous avoir ; on m'a justement parlé hier d'un mineur émancipé, un cousin de madame la duchesse de Lucenay, le jeune duc de Montbrison, qui arrive d'Italie avec son précepteur, et qui monte sa maison. Deux cent cinquante bonnes mille livres de rente en terres... mon cher Edwards, deux cent cinquante mille livres de rente... Et avec cela entrant dans la vie... Vingt ans, toutes les illusions de la confiance, tous les enivrements de la dépense... prodigue comme un prince... Je connais l'intendant, je puis vous dire cela en confidence : il m'a déjà presque agréé comme premier valet de chambre... il me protège... le niais. »

Et M. Boyer leva les épaules en aspirant violemment sa prise de tabac.

— Vous espérez le débusquer ?

— Parbleu ! c'est un imbécile... ou un impertinent. Il me met là... comme si je n'étais pas à craindre pour lui ! Avant deux mois je serai à sa place.

— Deux cent cinquante mille livres de rente en terres !... reprit Edwards en réfléchissant, et jeune homme... c'est une bonne maison...

— Je vous dis qu'il y a de quoi faire... Je parlerai pour vous à mon protecteur, dit M. Boyer avec ironie. Entrez là... c'est une fortune qui a des racines et à laquelle on peut s'attacher pour longtemps. Ce n'est pas comme ce malheureux million de monsieur le vicomte, une vraie boule de neige ; un rayon du soleil parisien, et tout est dit : j'ai bien vu tout de suite que je ne serais ici qu'un oiseau de passage ; c'est dommage, car cette maison nous faisait honneur, et jusqu'au dernier moment je servirai monsieur le vicomte avec le respect et l'estime qui lui est due.

— Ma foi ! mon cher Boyer, je vous remercie et j'accepte votre proposition ; mais j'y songe, si je proposais à ce jeune duc l'écurie de monsieur le vicomte ? Elle est toute prête, elle est connue et admirée de tout Paris.

— C'est juste, vous pouvez faire là une affaire d'or.

— Mais vous-même pourquoi ne pas lui proposer cette maison si admirablement montée en tout ? que trouverait-il de mieux ?

— Pardieu ! Edwards, vous êtes un homme d'esprit, ça ne m'étonne pas, mais vous me donnez là une excellente idée ; il faut nous adresser à monsieur le vicomte, il est si bon maître qu'il ne nous refusera pas de parler pour nous au jeune duc ; il lui dira que partant pour la légation de Gêrolstein

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844